

# JAUFRE, CERVERÌ DE GERONE ET DANTE : NUIT ET ÉGAREMENT

par René TOSCANO

En présentant dans son anthologie *Lo fèrm voler* la pièce "Aissi com cel qu'anan erra en la via" du troubadour Cerveri de Gérone, le Professeur Gérard Gouiran a l'intuition d'une possible influence sur le premier chant de *l'Enfer* :

"Cette pièce de Cerveri de Gérone qui semble avoir inspiré le premier chant de la *Divine Comédie*"<sup>1</sup>

A priori, il n'y a rien d'étonnant à l'éventualité d'un tel rapprochement, si nous considérons, d'une part, l'intérêt que Dante portait aux troubadours et, d'autre part, le fait qu'il ne dissociait pas les auteurs catalans de ceux du sud de la France actuelle<sup>2</sup>. Il est vrai que Dante ne cite expressément aucun troubadour catalan, mais une simple lecture de la pièce citée ci-dessus rend évidente à tout lecteur de Dante la pertinence de la remarque de Gérard Gouiran. Avant d'aller plus loin, il est sans doute utile de donner ici le texte catalan, afin que le lecteur puisse se faire une idée immédiate:

1      Aissi com cel qu'anan erra la via  
2      que deu tener quan va ab nueit escura,  
3      e ten camin mal e brau qui l'atura  
4      e no sap lòc ne camin on se sia,  
5      sufren mal temps ab regart de morir,  
6      soi eu : qu'anan no puesc, perquè desir  
7              que vis fenir  
8              la nueit, començan l'alba.

9      Que-l camin ai errat que far devia :  
10     tan m'es la nueitz fer'e salvatg'e dura,  
11     e-l temps tan braus, qu'om mais va, mais pejura,  
12     perquè no sai on m'an ne on m'estia :  
13     qu'enan non puesc anar, ni remanir,  
14     ni puesc lo temps deixar, ni-l puesc sofrir ;  
15              perquè m'albir  
16              que m'an tròp tardan l'alba.

---

1      Gérard GOUIRAN, *Lo fèrm voler*, CRDP de Montpellier, 1990, p. 153.

2      Voir *De vulgari eloquentia*, I vii : "nam alii oc, alii oïl, alii sì affirmando locuntur, ut puta Yspani, Franci et Latini".

17 Est segles fals es la nueitz qui-m laguia  
18 Camins d'infern, temps braus, plens de rancura,  
19 e vals de plors, çò ditz sant'Escriptura,  
20 e l'enfans paucs quan nais o signifia  
21 qu'ab dolors i uca e-i esta, et eissir  
22 non pòt ses plor, Vers Dieus, faitz m'esclarzir  
23 per dreit seguir  
24 lo camin, donan l'alba.

25 Eu no soi ges cel qui va a s'amia  
26 de nueit; car cil cui m'autrei m'assegura  
27 pensan a leis, e d'altre non ai cura,  
28 e lais la nueit, e volh prendre-l clar dia ;  
29 quar il no tem lauzenjar ni mal dir,  
30 enans li puesc ab jorn denan venir,  
31 perqu'eu azir  
32 la nueit, desiran l'alba.

33 Altr'amador sai qu'a ir'e feunia  
34 quan ab sidons es, e descré e jura,  
35 quan le jorns ve e la nueitz tan pauc dura,  
36 e jamais jom ni alba non volria.  
37 Et eu, quar tan dura la nueitz, consir  
38 qu'ab nueit no puesc de leis cui soi jauzir  
39 ni-l lum cauzir  
40 que-ns fa clar e gran l'alba.

41 Gaugs es e lutz e stela que-l mon guia :  
42 et anc no fo domna d'aital natura  
43 qu'on mais sofre de prejadors melhura ;  
44 e sos espós fa ço que no faria  
45 nulhs autr'espós, quar platz li quan servir  
46 ve s'esposa, amar et obezir,  
47 qu'es ses falhir  
48 que-ns va-l jorn mostran, l'alba.

49 Lo nòbles reis de Malhorca sap dir  
50 e far tot be ; el segle deu servir  
51 et obezir  
52 serven e oran l'alba<sup>3</sup>.

---

<sup>3</sup> Ce sont surtout les trois premières strophes qui sont pertinentes à notre étude, mais nous citons le texte dans son intégralité, car le thème de l'aube et de la lumière se prolonge jusqu'à la fin. Le texte est celui de Gérard GOUIRAN, *op. cit.*, pp. 154 et 156.

---

De la lecture de ces vers se dégage une idée d'ensemble : le texte de ce Catalan de la deuxième moitié du XIII<sup>ème</sup> siècle<sup>4</sup> et le chant I de l'*Enfer* présentent des similitudes évidentes.

Il convient également d'ajouter que, pour un lecteur de la poésie catalane médiévale, les rapprochements ne s'arrêtent pas là : ils s'étendent aussi à certains passages du roman de *Jaufre*, sans doute composé vers 1180, et dont la popularité quasi immédiate à travers l'Europe est bien connue<sup>5</sup>.

Reste à nous pencher plus attentivement sur les trois textes en question pour confirmer nos impressions de lecture. Notre étude sera axée sur quatre éléments essentiels : l'obscurité, la vallée, le chemin, la lumière de l'aube.

\*  
\*   \*

## 1 - LA FORÊT OBSCURE

La forêt et la nuit sont les deux premières indications dont nous disposons sur le décor dans lequel Dante situe son récit : c'est dans une **selva oscura** (*Enf.* I, 2) que le personnage se retrouve.

Nul n'est besoin d'insister sur le symbolisme de ces deux éléments qui représentent l'égarement et le péché, l'inconscient et les terreurs qu'il peut inspirer à l'individu<sup>6</sup>.

Cerveri, pour présenter l'errance à laquelle il est en proie, parle de "nuit obscure" :

"Quan va ab **nueit escura**" (v. 2).

Il est curieux de noter, déjà, que l'adjectif *escura* est placé à la rime du deuxième vers, position qu'il occupe également chez Dante. De même, c'est encore à la rime qu'est utilisé l'adjectif **escura** quand *Jaufre* est décontenancé par la vision intermittente du Chevalier Noir (le substantif **nuig** étant ici dissocié de son épithète, ce dernier étant par ailleurs renforcé par l'adjectif **negra**) :

---

4 Cerveri de Gérone, de son vrai nom Guilhèm de Cervera (à l'est de Lérida), nous a laissé 119 pièces, dont 114 poésies lyriques, composées entre 1259 et 1282 et rassemblées par Martin de RIQUER, *Obras completas del trovador Cerveri de Girona*, Barcelona, 1947.

5 R. LAVAUD & R. NELLI, *Les troubadours, Jaufre, Flamenca, Barlaam et Josaphat*, Bibliothèque européenne Desclée de Brouwer, Paris, 1960. Toutes nos citations de *Jaufre* renverront à cette édition.

6 Voir J. CHEVALIER et A. GHEERBRANT, *Dictionnaire des symboles*, R. Laffont/Jupiter, Paris, 1969 (Édition originale), pp. 455-456 et 681-682.

"E la **nuig** es negra e **escura**" (v. 5366).

Chez Dante, dans les premiers vers, c'est la forêt qui est associée à l'idée d'obscurité ; la nuit n'est mentionnée qu'au vers 21 :

"La **notte** ch' i' passai con tanta pieta".

L'obscurité n'est pas la seule caractéristique de la nuit chez Cerveri puisque, dans la deuxième strophe, cette première approche est augmentée de trois nouveaux qualificatifs :

"Tan m'es la nueitz **fer'** e **salvatj'** e **dura**" (v. 10).

La correspondance entre ce vers et *Enf.*, I, 5 est d'une évidence criarde :

"Esta selva **selvaggia** e **aspra** e **forte**".

Les deux séries d'adjectifs présentent une similitude sémantique certaine, l'un des adjectifs employés étant d'ailleurs commun aux deux auteurs:

Cerveri

Dante

**salvatja**  
**fera**  
**dura**

**selvaggia**  
**aspra**  
**forte**

Ajoutons à cela que l'adjectif *dura* est employé par Dante au vers précédent (pour parler de la difficulté qu'il éprouve à rapporter ce qu'il a vu).

Les observations ci-dessus peuvent par ailleurs être complétées par une confrontation des rimes en *-ura* :

Cerveri

Dante

**escura** (v. 2)  
**atura** (v. 3)  
**dura** (v. 10)  
**pejura** (v. 11)

**oscura** (v. 2)  
/  
**dura** (v. 4)  
**paura** (v. 6)

À part **atura**, qui reste une rime isolée dans cette confrontation, nous avons - la prononciation du u étant la même dans les deux langues - deux rimes identiques (**escura/oscura** et **dura**) et une forte similitude phonétique (**pejura** - prononcer lpeǵural - /**paura** - prononcer lpa'ural).

Le fait d'associer trois adjectifs rapproche également Dante des auteurs catalans. En effet, outre le vers de Cerveri mentionné cidessus, il est facile de remarquer que le procédé est fréquent dans le roman de **Jaufre**<sup>7</sup>.

Pour Cerveri, la nuit ainsi définie est souffrance et mort :

"**Sufren** mal temps ab regard de **morir**" (v. 5).

De cette souffrance et de cette impression morbide, il reste un puissant écho chez Dante, autant lorsqu'il évoque ses tribulations dans la forêt que lorsqu'il nous fait part de la peur rétroactive qu'il éprouve au moment d'entamer son récit :

"Che nel pensiero rinnova la **paura**" (*Enf.* I, 6)

"Lo passo

che non lasciò già mai persona viva". (*Enf.* I, 26-27).

"Ch'ella mi fa tremar le vene e i polsi" (*Enf.* I, 90).

Cette nuit devient même symbole de malédiction dans **Jaufre** :

"Mala nuet aja qi te fes

aital elme aisi trempat !" (vv. 1110-1111)<sup>8</sup>

Cette "nuit maudite", qu'est-ce, si ce n'est l'enfer, autrement dit l'empire des ténèbres ?

Une chose pourtant va distinguer Dante de Cerveri, c'est l'utilisation plus poussée et plus entière de l'allégorie par le Florentin, alors que Cerveri finit par en donner la clé:

"Est segle fals es la nueitz qui-m laguia". (v. 17)

C'est bien ce siècle trompeur qu'il comparait peu avant à une nuit de tourment<sup>9</sup>. Et Dante dit sans aucun doute la même chose, mais il ne le fait jamais explicitement: c'est là une différence essentielle entre les deux poètes.

\*

<sup>7</sup> Voir par exemple v. 315 : "auta e fort e dreita", v. 4482 : "avinentz e fresca e bella", etc... On verra aussi les vers 4703-4704, où quatre adjectifs sont associés : "trebalatz./feritz e batutz e macat". Le procédé est même utilisé pour les substantifs : "del plor ni del dol ni del crit" (v. 4596).

<sup>8</sup> "Qu'il ait la nuit maudite, celui qui t'a fabriqué un heaume si bien trempé !".

<sup>9</sup> *Laguia*, du verbe *laguiar* (*laguir* en catalan moderne) : "peiner", "chagriner", "faire souffrir". F. MISTRAL (*Tresor d'òu Felibrige*, p. 179) donne au présent de l'indicatif les personnes 1, 2, 3, 6 accentuées sur la première syllabe : il y aurait donc à se poser la question d'un déplacement d'accent, Cerveri accentuant manifestement le i (à la rime avec *signifia*).

## 2. - LA VALLÉE

Dante, comme Jaufre, se retrouve coincé dans une vallée dont il ne peut pas sortir. Nous pouvons voir là, tout d'abord, le strict sens littéral, Jaufre étant bloqué par un sergent à pied (épisode V, vers 1658-2179) qu'il lui faudra combattre pour continuer sa route (notons qu'il se défera tout seul de ce sergent, alors que Dante, lui, ne pourra vraiment sortir de la vallée qu'avec l'aide de Virgile).

Dante ne parle pas tout de suite de "vallée" ; ce n'est qu'au vers 13 que nous trouverons pour la première fois cette indication:

"Quella **valle**  
che m' avea di paura il cor compunto". (*Enf.* I, 13-14)

En fait, l'indication va certainement au-delà de la simple précision topographique, mais Dante ne mentionne aucune référence particulière, contrairement à Cerveri, pour qui la vallée n'est qu'une abstraction et qui fait appel à une réminiscence biblique en reprenant à son compte l'expression **valle lacrymarum** du *Psaume LXXXIII* (vers 6) :

"E **vals de plors**, çò ditz sant'Escriptura" (v. 19).

Dante n'emploiera une expression similaire qu'à l'entrée du Limbe, lorsqu'il dira, parlant de l'enfer où Virgile et lui s'apprêtent à descendre :

"Vero è che 'n su la proda mi trovai  
de la **valle d'abisso dolorosa**" (*Enf.* IV, 7-8).

Comme c'était déjà le cas au début du chant I, Dante est passif et ne comprend pas pourquoi il se retrouve dans cette vallée : **mi ritrovai** (*Enf.* I, 2), **mi trovai** (*Enf.* IV, 7). Il n'a pas choisi d'être dans ce lieu : il y est comme exilé<sup>10</sup>.

La vallée est, de toute façon, un lieu de passage obligé et douloureux, et nous verrons ci-dessous à quel point il est malaisé d'en sortir.

\*  
\* \* \*

---

<sup>10</sup> D'ailleurs, il comparera l'exil à une vallée (*Paradis*, XVII, 63).

### 3 - LE CHEMIN

Le chemin est un élément du décor indissociable de la vallée. C'est d'abord le chemin de l'errance (celui qui conduit à cette vallée), mais aussi le chemin du salut (celui qui permet d'échapper aux périls et à la souffrance).

Cerveri met en place cet élément dès le premier vers:

"Aissi com cel qu'anan **erra la via**  
que deu tener quan vai ab nueit escura" (vv. 1-2).

Bien sûr, il est inévitable de voir une étroite parenté entre ces vers et ceux de Dante, dont l'agencement n'est toutefois pas entièrement identique. En effet, si, pour les deux poètes, cela constitue une entrée en matière (d'un poème dans un cas, d'un chant initial dans une oeuvre de grande envergure pour l'autre), Cerveri s'en tient à l'idée du chemin - qu'il prolongera tout au long des trois premières strophes -, alors que Dante enrichit d'emblée l'image, en premier lieu par une datation, puis par les autres éléments que sont la forêt (absente chez Cerveri) et la nuit:

"Nel mezzo del cammin di nostra vita,  
mi ritrovai per una selva oscura,  
che la diritta via era smarrita". (*Enf.* I, 1-3)

À première vue, Dante concentre dans les vers 2-3 ce que Cerveri exploite et développe pendant vingt-quatre vers, allant même jusqu'à reprendre dans un fidèle écho au début de la deuxième strophe ce qu'il écrivait au début de la première:

"Que-l camin ai errat que far devia" (v. 9).

Mais les deux styles ne sont pas si éloignés que cela, car Dante, en fait, reviendra lui aussi, par touches successives, sur ses vers introductifs : l'étoffe est fort semblable, même si le tissage du Florentin peut sembler plus subtil et plus complexe.

Cerveri avoue clairement son égarement : il ne sait pas comment il est arrivé sur ce chemin, ni où il se trouve :

"E no sap loc ni camin on se sia" (v. 4).  
"Perqué no sai on m'an ne on m'estia" (v. 12).

À ces vers répond le vers 4038 de **Jaufre** :

"Ni sap un va ni un si sia".

Et Dante, cette fois plus disert, ne dit pas vraiment autre chose lorsqu'il précise:

---

"Io non so ben ridir com' io v' intrai,  
tant' era pieno di sonno a quel punto  
che la verace via abbandonai". (*Enf.* I, 10-12)

Cerveri demeure cependant plus explicite que Dante quand il qualifie ce chemin de "chemin d'enfer":

"**Camins d'infern**, temps brau, plen de rancura". (v. 18)

Chez Dante, ce serait en vain qu'on chercherait pareil développement, le seul sentiment alors exprimé par le poète étant celui de la peur rétroactive qu'il ressent au moment de transcrire sa vision.

Le chemin est aussi une route barrée, quand il n'est pas en lui-même un obstacle infranchissable, comme chez Cerveri :

"E ten camin mal e brau que **l'atura**". (v. 3)

Le chemin difficile empêche le troubadour de passer (**aturar** = "arrêter"), alors que dans le cas de Dante ce sont les trois bêtes qui barrent le passage, le chemin difficile par son inclinaison (voir l'erta, v. 31) n'étant pas un obstacle en lui-même:

"Anzi **impediva** tanto il mio cammino..." (*Enf.* I, 35)  
"Non lascia mai altrui passar per la sua via,  
ma tanto lo **'mpedisce** che l'uccide". (*Enf.* I, 95-96)

La louve transforme le regard en lieu de mort, ce qui nous renvoie au vers 5 de Cerveri (**ab regart de morir**). La différence, ce sont les bêtes qui empêchent Dante de passer, mais cela ne constitue pas une réelle nouveauté, au regard des vers de **Jaufre** dans lesquels est décrite la forêt où est emmené le roi Arthur vers la fin du roman :

"(L'aucel) leva sus, et a-l bon rei pres,  
e porta-l vas **un bosc espes**  
que dura ben XX legas grantz,  
on homs ni femnas ni enfantz  
nun auson de paor istar,  
car **serps e leons e senglar**  
e mouta outra bestia salvaja  
avion laintz lur estaja" (vv. 9987-9994).

Cette forêt, comme dans le souvenir de Dante, est un lieu qui engendre la peur, à cause des bêtes qui l'habitent, plus nombreuses que sur le chemin de Dante (mais l'auteur, fidèle à sa technique déjà évoquée plus haut, en extrait trois qu'il associe dans un même vers).

---

Sur ce chemin, le voyageur ne peut ni aller de l'avant, ni rester sur place, comme le constate Cerveri :

"Qu'enan non puesc anar, ni remanir" (v. 13).

Il se trouve déjà dans la situation que connaîtra Dante, lorsque, dans l'impossibilité d'avancer, le Florentin songera à faire demi-tour :

"Ch'i' fui per ritornar **più volte vòlto**" (*Enf.* I, 36).

D'ailleurs, la louve oblige Dante à redescendre alors qu'il avait commencé à gravir la colline :

"(...) a poco a poco  
**mi ripigneva** là dove 'l sol tace.  
Mentre ch'i' **ruvinava in basso loco...**" (*Enf.* I, 59-61).

Si l'on considère le chemin comme étant celui du salut, celui qui permet de sortir de la vallée et de la forêt, c'est sans nul doute dans le roman de **Jaufre** que se trouve la synthèse la plus accomplie :

"E vi denan se **un gran puig**  
mut aut e d' estrain maneira,  
un a **una estreita careira**  
per un l' avenra a passar,  
car **autra via non pot far.**  
E aissi cum s' en va amblan  
e **us sirvens li sail davan**". (vv. 1676-1682)

Jaufre se trouve au pied d'un puy, comme ce sera le cas pour Dante (*Enf.* I, 13 : "Ma poi ch' i' fui **al piè d'un colle** giunto"). Pour sortir de la vallée où il se trouve, il n'a qu'un chemin étroit<sup>11</sup>, toute autre voie lui étant impossible. Mais ce chemin est barré par un sergent (par des bêtes chez Dante) : dans ces quelques vers est déjà repérable une bonne partie de la problématique du chant I de l'**Enfer**.

\*  
\* \*

#### 4 - L' AUBE ET LA LUMIERE

Perdus dans les ténèbres, les poètes attendent l'aube, la lumière. Chez Cerveri, cette attente se manifeste par un appel lancinant qui devient un refrain à la fin de chaque strophe et dans l'envoi.

---

<sup>11</sup> Voir Matthieu, VII, 14 : "arta via quae ducit ad vitam".

Dante est lui aussi sensible à l'aube, qui est pour lui le moment où, sorti de la forêt, il est au pied de la colline nimbée de soleil :

"Temp' era del **principio del mattino**,  
e 'l sol montava 'n su con quelle stelle  
ch'eran con lui quando l' amor divino  
mosse di prima quelle cose belle". (*Enf.* I, 37-40)

Pour le Florentin, aussi, l'aube est synonyme d'espoir, car l'homme, à ce moment de la journée, est meilleur et plus pur, et le moment est certainement propice pour espérer une victoire sur la tentation :

"Sì ch'a bene **sperar** m'era cagione  
di quelle fiera a la gaetta pelle  
l'ora del tempo e la dolce stagione" (*Enf.* I, 41-43).

L'aube éveille déjà chez Cerveri ce même espoir car, dans la clarté du jour qui vient, il pourra se montrer à sa Dame :

"Enans li puesc ab jorn denan venir,  
perqu'eu azir  
la nueit, deziran l'alba" (vv. 30-31).

Cette Dame (la Vierge sans nul doute) est la Lumière (ou du moins celle qui l'apporte au poète et au monde):

"Qu' es ses falhir  
que-ns **va-l jorn mostran**, l'alba". (vv. 47-48)

Dante, dans ce cas-là, ne développe pas l'allégorie, contrairement à Cerveri, mais cela est fort compréhensible, car la *Divine Comédie* ne fait que commencer : la lumière ne viendra que plus tard, au fur et à mesure que se dérouleront devant les yeux du lecteur les chants du *Purgatoire* et ceux du *Paradis*. Car au *Paradis* la Vierge sera "**viva stella**" (XXIII, 92), "**il bel zaffiro**/del quale il ciel più chiaro s'inzaffira" (XXIII, 101-102), mais aussi "di **speranza** fontana vivace" (XXXIII, 12), ce qui correspond tout à fait à la perception qu'avait d'elle le troubadour catalan.

Pour hâter la venue de cette lumière, les deux poètes font appel à un intercesseur. Cerveri invoque Jésus :

"**Vers Dieus**, faitz m' esclarzir  
per dreit seguir  
lo camin, donan l' alba". (w . 22-24)<sup>12</sup>

<sup>12</sup> Voir R. NELLI, *Écrivains anticonformistes du Moyen-Age occitan, Hérétiques et Politiques*, Phébus, Paris, 1977, page 48, où est donnée une prière catholique adressée au Seigneur qui est "Senher, veray Dieus e veray hom".

Dante, lui, quand il aperçoit Virgile, commence par l'appeler à l'aide, par deux fois :

"Miserere di me" (*Enf.* I, 65)

"Aiutami da lei" (*Enf.* I, 89)

Mais, dès qu' il le sait envoyé de Dieu, il lui demande de le guider vers "la porte de saint Pierre" (l'entrée du Purgatoire):

"Poeta, io ti richeggio  
per quello Dio che tu non conoscesti,  
a cio ch' io fugga questo male e peggio,  
che tu mi meni là dov' or dicesti,  
si ch' io veggia la porta di san Pietro  
e color cui tu fai cotanto mesti". (*Enf.* I, 130-135)

Pour les raisons déjà évoquées plus haut, Dante ne peut pas encore demander à Virgile de lui montrer la Lumière, mais il lui demande de le faire sortir des ténèbres (l'enfer et ses damnés) pour s'approcher de la clarté (le Purgatoire et l'espoir de ceux qui l'habitent) : en cela sa démarche est semblable à celle de Cerveri.

## CONCLUSION

Il existe donc, par rapport à ce thème de l'égarement dans la nuit, des liens entre la pièce de Cerveri "Aissi com cel qu'anan erra la via" et le premier chant de *l'Enfer*, ces liens italo-catalans étant d'ailleurs renforcés par les similitudes que ces deux textes peuvent présenter avec le roman de **Jaufre**. Mais, malgré l'étroitesse de ces liens, il serait sans doute erroné de voir là un simple plagiat.

Considérons plutôt les trois oeuvres - *Jaufre*, la pièce de Cerveri et la *Divine Comédie* - dans le cadre de la littérature européenne. *Jaufre* apparaît alors comme une oeuvre internationale, faisant le lien entre le nord et le sud, entre Chrétien de Troyes, le cycle breton et la littérature des pays d'oc. Quant à Cerveri, son oeuvre, considérée dans son ensemble, est en quelque sorte le point d'orgue, la quintessence de ce qu'ont pu faire avant lui tous les autres troubadours<sup>13</sup>. Et la *Divine Comédie*, elle, est de toute évidence une somme culturelle européenne, rassemblant tout ce qui a pu se faire, se penser, s'écrire sur ce continent depuis les origines.

Rien d'étonnant, alors, à voir certains thèmes être présents dans les trois cas, exploités d'une façon similaire; car "similaire" ne veut pas

---

<sup>13</sup> R. LAFONT et Ch. ANATOLE, faisant l'éloge du troubadour, qualifient son oeuvre de "somme finale d'une création d'un siècle et demi" (*Nouvelle Histoire de la littérature occitane*, PUF, Paris, 1970, Tome I, p. 147.

forcément dire "identique", et il est certain que chacun des trois auteurs a su se nourrir de tout ce qu'il avait à sa disposition pour nous donner une production personnelle, forte et originale.

## CANT V

"Per ieu se vai dins lo sejour dolent,  
Per ieu se vai dins l'etèrna dolença,  
Per ieu se vai vèrs la perduda gent.  
Just drech moguèt cu voguèt ma naissença,  
Me faguèt lo poder qu' es Eilamont,  
L' amor promier, la sobrana sapiença.  
Denant de ieu, non fuguèt creacion  
Se non etèrna, e ieu etèrna duri :  
Vàutrei qu' entratz, laissatz tota illusion".  
Davant aquélei mots, d' un còup m' aturi,  
Torni legir çò que conèissi ja :  
En agachant l' escrich, pensi e me furi  
La cabeça en cercant de retrobar  
Çò que sota lei mots es escondut.  
Mai d' un regard venguèt à me tirar  
D' aqueu pensar onte m' èri perdut  
Mon mèstre confortaire, e me diguèt :  
«Agues pas peur: vèrs çò qu' as ja sachut  
Dedins mei vèrs anam». Pièi me prenguèt  
La man e me faguèt passar la pòrta  
Vèrs lei secrets onte mon còr entrèt  
Sensa que ma temor fuguesse mòrta.

---